

Marc-Alain Wolf à Claude Vigée

Marc-Alain Wolf

Number 139, November 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Wolf, M.-A. (2013). Marc-Alain Wolf à Claude Vigée. *Moebius*, (139), 157–162.

Nous ne nous sommes jamais vraiment rencontrés. Je n'ai jamais eu le plaisir de recevoir directement de vous ce flot de paroles, de souvenirs, de nostalgie, de sensibilité, d'ironie douce-amère qui remplit votre œuvre.

Ce qui me rapproche de vous, c'est d'abord l'endroit où vous êtes né, à quelques kilomètres du Rhin, une petite bourgade du nord de l'Alsace, entourée de forêts, Bischwiller. C'est la ville de ma mère, celle de mes grands-parents maternels. Mon grand-père, Daniel Kahn, a dû vous voir naître en 1921. Il habitait rue du Château et il fréquentait, comme tout le monde, les brasseries de la ville. L'auberge du lion d'or, par exemple, où il venait faire, lui aussi, sa partie de belote. Il était marchand de grains comme votre père était drapier. Votre famille et la mienne, installées en Alsace depuis des lustres, appartenaient donc à la minuscule communauté juive de Bischwiller. J'ai lu et relu votre récit d'enfance, *Un panier de houblon*, comme une histoire familiale, autant dire avec un plaisir et une émotion toutes particulières. C'est un peu comme si, grâce à vous, j'avais pu remonter le cours du temps et découvrir, ou même participer, de l'intérieur, à ces scènes si pittoresques de la vie quotidienne de mes aïeux. Une vie banale en apparence, mais dont vous restituez avec brio la richesse, la saveur et, parfois, le pathétique.

La guerre vous a chassé de votre enfance. Vous vous êtes réfugié à Toulouse puis aux États-Unis, tandis que ma famille s'est installée en Haute Savoie avant de fuir en Suisse. Comme vous, les miens ont eu de la chance. Ils en ont eu davantage, en tout cas, que l'ensemble de tous ces cousins, oncles et tantes, de votre côté comme du leur, qui ont péri dans les camps de la mort nazis.

Vous avez consacré votre vie à la littérature, à la poésie surtout. Vous avez écrit beaucoup de livres, de recueils et d'essais. Vous vous êtes nourri de vos souvenirs, bien sûr. L'Alsace, l'exil, la montée en Israël, la Bible ont été vos

principales sources d'inspiration. L'amour aussi, bien sûr. Celui, certes ambivalent, qui vous rattache au pays d'origine ; celui, exigeant, qui vous lie à Israël. À cela s'ajoute celui qui vous porte sans réserve, et nous à votre suite, vers les êtres aimés, chéris, parfois perdus, qui vous ont entouré. Ce n'est pas le lieu, ici, de faire une présentation ou une analyse de votre œuvre. Mais comment ne pas en donner une idée brève, pour permettre à des lecteurs du Québec qui ne vous connaissent pas encore d'en recevoir un avant-goût ? Quelques mois après la mort de votre épouse, qui était aussi votre cousine, vous avez écrit un texte, « La jetée déserte », dans lequel, à la faveur d'un retour à Trouville, vous laissez les souvenirs remonter :

Dans les interstices de ces planches, je vois bouillonner les vagues sombres de la mer à marée montante. C'est ainsi qu'elles tournoyaient jadis sous nos pieds, pendant que nos genoux se frôlaient, se touchaient tendrement, se caressaient en silence, ce matin d'hiver 1940 où nous avons essayé de nous dire pour la première fois, en marchant côte à côte, ce que les mots n'arrivaient pas à exprimer. [...] Tu avais dix-sept ans et moi dix-neuf tout juste... Maintenant je reviens seul sur la jetée déserte, pendant que la marée haute envahit le petit port ensablé où la Touques s'enlise depuis un siècle, sans parvenir à mourir tout à fait dans le flux.

Mais je ne suis, en vérité, ni veuf ni solitaire,
Car je survis à deux dans mon coin d'outre-terre...
Depuis que tu n'es plus, je vis dans ta pénombre :
Seul l'éclat de ta nuit rend mon réveil moins sombre.

Ailleurs, vous imaginez vos « noces de diamant » célébrées dans le ciel et, à cette occasion, vous offrez à l'être aimé ce chant de vie :

Ce chant vit pour nous deux
dans le fleuve nocturne
un seul cri nous emporte.
Avec mon filet gris, raccommodé, troué,
fait de mots déchirés, de rires et de cris
j'ai lentement tiré un panier lourd de vie
– comme un enfant trouvé –, hors du Nil de l'oubli.

Vous avez enseigné la littérature en Amérique et en Israël, mais vous avez écrit votre œuvre en français et parfois en alsacien. Ce dialecte vous habite avec sa saveur et sa truculence, son rythme et sa concision, ses images, son humour. Vous êtes aussi un poète alsacien. Mais cette langue n'est pas la seule à vous avoir nourri. Le judéo-alsacien, celui que vos ancêtres campagnards parlaient couramment, en particulier ceux de Seebach, a certainement contribué à façonner votre langue à vous, votre vision du monde. Comme vous l'expliquez dans *Un panier de houblon*, ce judéo-alsacien parlé par les Juifs des villages, c'est de votre aïeul Léopold que vous l'avez appris à votre tour au scandale de votre père, un citadin de naissance, et de votre grand-mère Coralie, cette grande voltairienne... Vous êtes donc aussi, un peu, un poète judéo-alsacien. L'un des rares sans doute. Et si j'insiste sur ce point, c'est que, du coup, puisque le judéo-alsacien, en tirant un peu la ficelle, peut être considéré comme une sous-variété de yiddish, vous êtes en plus un écrivain yiddish. Un écrivain yiddish de Bischwiller. Voilà qui donne toutes les qualifications requises pour figurer dans ce numéro de la revue *Mœbius* consacré aux écrivains yiddish de Montréal. Oui, je sais, c'est un peu poussé, mais sans *houtspa* (terme hébreu qui signifie «culot»), on n'arrive à rien, vous le savez bien...

Un mot encore sur votre œuvre de poète, de traducteur et d'essayiste qui couvre plus de soixante-dix ans. À ceux qui voudraient mieux vous connaître, je suggère pour commencer les deux tomes de votre autobiographie *Un panier de houblon*, édités aux éditions J. C. Lattès en 1994 et 1995. À celles et ceux qui souhaitent pénétrer votre univers poétique, je recommande bien sûr ce magnifique volume couvrant l'ensemble de votre production, de 1936 à 2008, et qui porte le titre de l'un de vos poèmes, *Mon heure sur la terre* (Éditions Galaade, 2008). On signalera enfin une réédition récente de vos essais parue aux éditions Orizons en 2011 sous le titre *De la forme à l'informe*.

Je vous ai dit, au début de cette lettre, que je ne vous avais jamais rencontré. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous nous sommes croisés il y a bien des années. À l'époque, je devais avoir une dizaine d'années. C'est un souvenir qui

m'a marqué, et je crois qu'il a compté dans l'image que, par la suite, je me suis construite de vous. Dans la banlieue de Strasbourg, la métropole alsacienne que vous connaissez bien, il y avait (et il y a encore aujourd'hui, je crois) une maison de retraite juive, l'hospice Elisa. Ce jour là j'avais accompagné mon père qui rendait visite à ma grand-mère. À la sortie, nous avons observé un monsieur élégant qui, sur le point de quitter l'endroit, saluait de la main une vieille dame, sans doute sa mère, à la fenêtre. Les adieux n'en finissaient pas. Personne n'osait rompre le charme de ces deux visages anxieusement et amoureuxment tournés l'un vers l'autre. L'homme finit par s'éloigner mais, pris de remords, il se retourna une nouvelle fois et, voyant sa maman lui tendre la main avec désespoir, revint en arrière et reprit sa pose. La scène, telle que je m'en souviens aujourd'hui, s'est prolongée indéfiniment. Mon père m'informa que ce fils modèle était un poète connu. J'ai retenu votre nom et, quand il m'arrive d'apercevoir vos recueils dans une librairie, je ne peux m'empêcher de revoir votre silhouette distinguée, cachée dans la pénombre et qui semblait fixée là pour l'éternité.

Il n'est pas facile de s'éloigner de ceux qu'on aime.

Je vous salue bien tendrement, moi aussi.

Marc-Alain Wolf

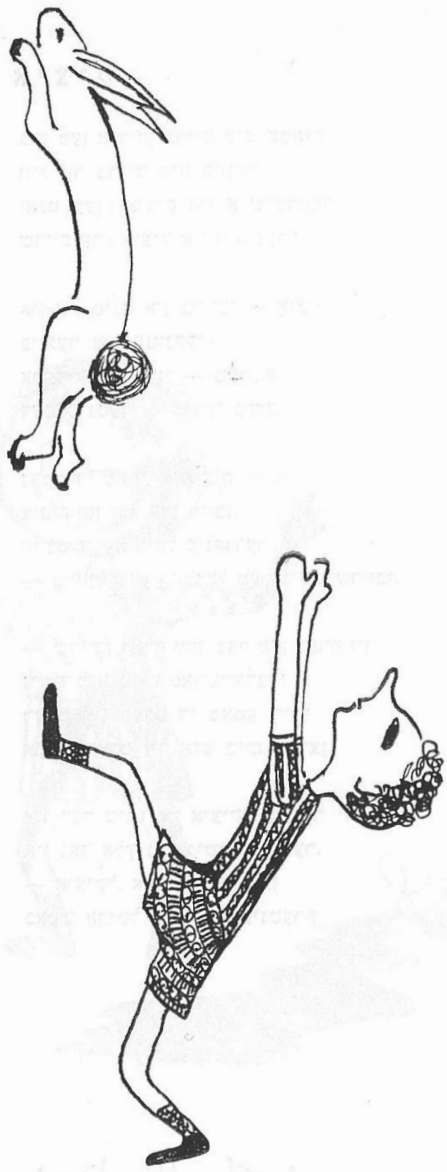
P.S. Un clin d'œil pour finir. Vigée n'est pas votre nom de naissance. C'est un nom de combat, puis de plume, que vous avez adopté dans les années 1940 et qui fait référence à un épisode biblique, celui de Jacob luttant avec l'ange, blessé mais survivant à l'épreuve. Votre vrai nom est Claude André Strauss. Strauss était le nom de votre père, comme Kahn était celui de mon grand-père maternel, votre voisin de Bischwiller. Strauss-Kahn, en quelque sorte. Un patronyme bien de chez nous. N'est-ce pas vous qui avez écrit que le destin peut être, lui-même, poésie ?

Marc-Alain Wolf

Médecin psychiatre, il a fait paraître plusieurs essais: *Quand Dieu parlait aux hommes. Lecture psychologique de la Bible* (Éditions Triptyque, 2004, réédité en France en 2005 aux Éditions du Cerf sous le titre *Un psychiatre lit la Bible*), *Dialogue avec le sujet psychotique* (Éditions Triptyque, 2005) et *Le Québec sur le divan* (codirigé avec Éric Clément, Éditions Voix parallèles, 2008).

Il a aussi publié trois romans, aux Éditions Triptyque: *Kippour* (2006), *Sauver le monde* (2009) et, plus récemment, *Un garçon maladroit* (2012).

א בחור מיט א נאז



און דער תאז איז אריין
ווייט איז טיף-טיפן גראז,
און דער בחור איז געבליבן
מיט — א לאנגער נאז.

און לענגער, אליק לענגער
איז געווארן די נאז,
און בעלאפן אזוי ווי
א שלאנג נאך א האז.

דער האז איז געלאפן
און ער נאכן האז,
און פאר-אויס איז געלאפן
זיין לאנג-לאנגע נאז.

וואו איז דער בחור
מיט דער לאנגער נאז?
ער האט זיך געליאזן
דערייאגן א האז.

Dessin d'Anette Segal-Zakuta, la fille du poète, tiré de: Jacob-Isaac Segal, *Lider far yidische kinder* [Poèmes pour enfants juifs], New York, aroysgegebn fun bildungs-komitet fun Arbeter Ring, 1961, p. 112.